

Edith Tudor-Hart, mise en lumière d'une femme de l'ombre

PAR DOMINIQUE CONIL
ARTICLE PUBLIÉ LE LUNDI 28 NOVEMBRE 2016

Elle fut espionne communiste dans l'Europe gagnée par le fascisme ; elle fut aussi une grande photographe. Le récit-enquête de Peter Stephan Jungk relate la vie de sa grand-tante, éclaire l'engagement d'une génération, loin des clichés sur la guerre froide qui ont dernièrement inspiré tant d'écrivains et de réalisateurs.



Autoportrait © Edith Tudor-Hart

Le premier chapitre de *La Chambre noire d'Edith Tudor-Hart* ouvre sur la grande roue du Prater de Vienne. Vous pensez au *Troisième Homme*, vertige de la vérité révélée et grinçante élévation au-dessus de la ville détruite ? Vous avez raison. La référence n'est pas gratuite. Graham Greene, auteur du scénario, avait été recruté au MI5, les services secrets anglais, par un certain **Kim Philby**, le plus connu des *Cinq de Cambridge*, qui renseigna l'URSS durant des décennies. De Kim Philby, il sera souvent question dans le livre. Et l'une des premières photos que prit Edith Tudor-Hart, jeune juive communiste des années

1930, avec appareil tout neuf le fut depuis cette grande roue. Son cadrage d'alors évoque directement ceux du film, tourné vingt ans après par Carol Reed.



© Edith Tudor-Hart

Mais à la fin des années soixante, l'auteur, un adolescent de 14 ans qui se tient auprès de cette grand-tante presque inconnue, revenue pour la première fois à Vienne depuis son exil en Angleterre en 1933, est loin d'imaginer que celle qui l'interroge sur ses goûts musicaux peut être qualifiée d'« *espionne* », encore moins qu'elle a été l'agent recruteur de Kim Philby. Il ne sait pas davantage qu'elle est, aussi, une sacrée photographe. Elle est Edith, on lui a payé le voyage pour Vienne, elle ne connaît que Beatles et Rolling Stones ; pour les autres groupes qu'il écoute sur son *pick-up* : larguée, la tante.

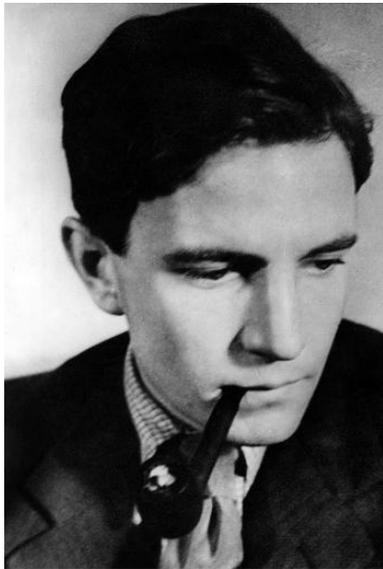
C'est en écrivain, et longtemps après, qu'il a enquêté sur cette femme dont un autoportrait figure en couverture du livre : la photo est bonne, le visage concentré et triste.

Edith Tudor-Hart, née Suschitzky, devra sans doute beaucoup à ce petit-neveu, en matière de célébrité *post mortem*. Sinon, cette fille de libraires viennois engagés (ils firent scandale en vendant les premières œuvres de **Wilhelm Reich**, avant d'être victimes de la *peste émotionnelle*), adhérant au communisme au sortir de l'adolescence, élève du Bauhaus de Dessau, exilée en Grande-Bretagne, photographe à la fois rigoureuse et sensible, n'aurait été qu'un battement rapide dans le siècle, tous souvenirs gommés. Disparue. Peut-être serait-elle plus heureuse de la restitution en

gloire d'une vie ouvrière que de l'hommage à son art. Ou heureuse des deux, plutôt. Qui pour elle se conjugaient étroitement.

Wolfgang, 104 ans, a loupé la première

Son frère, **Wolfgang Suschitzky**, lui-même réalisateur et photographe et exilé à sa suite en Grande-Bretagne, n'aura pu assister, il y a quelques jours à Vienne, à la première mondiale du documentaire que Peter Stephan Jungk a tourné en complément de son livre, *Tracking Edith* : au moment où paraissait en France le livre, le mois dernier, il rendait l'âme, à 104 ans (*lire sous l'onglet Prolonger pour des extraits du film*).



Kim Philby, unique photo au moment où il accepte de travailler pour l'URSS © Edith Tudor Hart

Il y a un heureux effet, dans le texte de Peter Stephan Jungk. Né en Californie, élevé à Vienne, installé en France depuis longtemps, l'auteur n'a rien d'un mémorialiste communiste. Quelque chose est mort dans la transmission des histoires familiales ou des convictions, il y a eu, pour lui comme pour d'autres héritiers de cette histoire, silences, retour vers le judaïsme à l'inverse de ces parents militants et laïcs. Surtout, c'est avec une innocence d'honnête démocrate occidental (celle de quelqu'un qui a découvert simultanément le communisme, le Goulag et les purges) qu'il aborde son enquête. Quitte à inventorier les relations des uns avec les autres, scientifiques, intellectuels, artistes, souvent croisés

dans son enfance, tous communistes ou proches, et à se retrouver à s'interroger sur son propre père, comme un point aveugle du récit... Dressant un tableau d'un *Londres nid d'espions* à faire pâlir John Le Carré (qui perdit son job au MI5 à cause de Kim Philby !).

Quitte à décevoir de lointains cousins installés en Écosse, cuisant leur pain devant la mer, fustigeant la mondialisation et le trouvant politiquement mou, le petit-neveu... Quitte à se faire balader par les archives soviétiques. Candide, mais pas tant que ça, interrogeant témoins et famille, c'est d'abord un paysage intellectuel qu'il donne à voir, où l'espérance socialiste, le mouvement ouvrier, la psychanalyse, la libération sexuelle, l'éducation ne se déclinent pas en catégories mais en mouvements.

Edith Suschitzky savait tout sur le sexe avant d'embrasser un garçon, lectures de la librairie paternelle aidant. Une grande fille, charismatique dit-on, drôle, audacieuse. Elle adhéra au communisme avant même de tomber amoureuse d'**Arnold Deutsch**, qui travaillait pour le « *département des relations internationales* », soit les premiers services secrets soviétiques, plus tard rattachés au NKVD, avec exécution de pas mal de ses membres révolutionnaires de la première heure (*lire, sous l'onglet Prolonger, la mention qui est faite dans le livre d'Ignace Reiss*).



« Moving and growing », série de photos pour le ministère de l'éducation britannique © Edith Tudor-Hart

Arnold Deutsch, le premier et peut-être le plus aimé de ses amants, miraculeusement survivant des purges mais pas de la Seconde Guerre mondiale, résume la vie amoureuse de la jeune femme : il est un homme

en couple, puis marié. Toujours Edith s'éprendra d'hommes qui, justement, ne sont pas libres. On le sait, c'est à la fois une bonne façon de le rester, libre, et d'être malheureuse. Ou les deux à la fois. Elle retrouvera Deutsch à Londres, lui présentant Kim Philby.

Deutsch parti pour Moscou, elle part pour le Bauhaus de Dessau, avec son appareil photo. Klee et Kandinsky, entre autres, s'y trouvent alors. Elle rallie bien sûr la « brigade rouge ».

Communiste, juive : case prison. Elle épouse Alexander Tudor-Hart, médecin anglais très engagé. C'est un homme dont le livre dit assez peu : grande bourgeoisie, qui fera merveille sur le terrain de la guerre d'Espagne, toute sa vie restera engagé mais sera assez nul, côté quotidien et responsabilités personnelles.



1935, devant la pâtisserie de luxe, alors qu'elle travaillait avec le pionnier du photojournalisme hongrois, Stefan Lorant © Edith Tudor-Hart

Interdiction professionnelle

En Autriche, les photos d'Edith étaient publiées dans la presse de gauche. Lorsqu'elle fuit, par la grâce de son mariage, elle poursuit en Grande-Bretagne aux côtés de son mari. C'est du photojournalisme comme on en verra, des décennies plus tard ; photos frontales,

savamment cadrées, combattantes et réfléchies. Ni voyeurisme ni esthétique de la misère. Juste une sensibilité tenue en main, serrée.



Manifestation, pays de Galles © Edith Tudor-Hart

Il y a, dans le livre de Peter Stephan Jungk, une photographie, parmi d'autres. C'est la une du *Picture Post*, 1945, entrée dans l'« âge atomique », dit le titre : on y voit un enfant de dos, cheveux en vrac et salopette, devant océan et ciel troublés. L'enfant est le fils d'Edith et Alexander Tudor-Hart, Tommy, diagnostiqué autiste. C'est l'autre pan du livre.

Tommy sera son autre combat, auquel elle ne renoncera pas. Elle qui avait, jeune fille, commencé à travailler dans les écoles Montessori, se tourne vers Anna Freud, laquelle se dit en échec après un an de travail avec l'enfant, l'adresse au plus célèbre psychiatre de Grande-Bretagne, **Donald Winnicott**, lequel est un homme tout ce qu'il y a de marié qui oublie un peu les basiques du métier en nouant une relation amoureuse avec la mère d'un patient.



Pour Tommy, il faudra souvent trouver de rares lieux de vie, de l'argent, toujours. C'est une traversée qui s'inscrit dans le droit fil de l'engagement politique, intellectuel, et une souffrance majeure. On aimerait

voir tout entier le livre qu'elle publia alors, où figure cette image en ombre et lumière, avec deux fois son enfant, sur cette « école où l'amour soigne ». Elle devient photographe d'enfants : espace libre.

Pendant tout ce temps, le MI5 a veillé : dès une manif où elle était aux côtés de la femme de Kim Philby (Lizzie, communiste, dont le célèbre infiltré ne divorce pas, malgré les ordres de Moscou, mais que font les services secrets !...), elle est repérée. Courrier ouvert, écoutes téléphoniques, filatures permanentes, observation de la chambre à coucher, perquisitions, interrogatoires et, pour finir, interdiction professionnelle.

Moscou la sait dépressive, la pense parano, et la met en veilleuse. Edith se reconvertira brocanteuse de talent, entre Brighton et Londres. On ne démontrera jamais sa culpabilité, mais l'interdiction de publier fut dûment appliquée. Servir de boîte aux lettres à Anthony Burgess était peut-être moins préjudiciable au système que ses photographies.

On y a perdu. Comme dans un roman de **Ian McEwan**, un film de **Spielberg**, un épisode de *The Americans*, Edith a détruit toutes les photographies et les négatifs qui pouvaient mettre en danger ceux qu'elle connaissait. Ne reste que cet unique cliché pris au retour d'un épuisant périple anti-filature avec Philby dans Londres. La photo qui a fait le tour du monde, il n'y en a pas d'autre.

C'est hors livre (mais dans la presse anglaise), le MI5 multiplia les rapports, récemment déclassifiés, qui nous en apprennent peut-être plus sur leurs auteurs que sur leur sujet, qui décrivent cette femme de « type juif, émotive, intellectuelle, avec attirance malsaine pour la psychanalyse ou la psychiatrie » (communiste étant tête de chapitre).

On est un peu loin des versions actualisées de l'« espionnage », bloc contre bloc et nation d'abord, avec traîtres (*lire sous l'onglet Prolonger*). Il s'agit d'une autre Histoire mais le récit de Peter Stephan Jungk ne cherche surtout pas à la lisser, c'est l'un de ses intérêts majeurs. La vie d'Edith, c'est dans le détail qu'on la trouve. Elle ne photographia plus, elle ne tenta jamais, semble-t-il, de partir pour l'URSS,

elle ne revint jamais vivre à Vienne. Il y a comme un silence dans le livre, qui est sans doute celui d'une solitude, mais pas seulement, et Brighton, et l'horizon, et une femme debout.

La Chambre noire d'Edith Tudor-Hart, de Peter Stephan Jungk, traduit de l'allemand par Denis Michelis, éditions Jacqueline Chambon, 23 euros.

Prolonger

On trouvera, [ici](#) et [ici](#), deux courts extraits du film que Peter Stephan Jungk a tourné sur Edith Tudor-Hart, *Tracking Edith*.

Le qualificatif qui revient aujourd'hui plus que jamais, pour décrire ces espions militants, est celui de « traître ». Ainsi le journaliste de la BBC ouvre-t-il avec ce mot un **intéressant documentaire** (on y voit la célèbre conférence de presse de Kim Philby au moment où il est fortement soupçonné, mais aussi, des années plus tard, le même Philby enseignant l'art de l'espionnage à la STASI). Tous, dans les années 1930, plaçaient les convictions – et l'internationalisme – au-dessus de l'appartenance à tel ou tel pays. Un nom est cité fugitivement dans *La Chambre noire d'Edith Tudor-Hart*, celui d'Ignace Reiss (il donne son aval au recrutement de Philby), auteur de la célèbre



lettre de rupture avec Staline, qui lui vaudra d'être assassiné en Suisse par le NKVD, quelques semaines

plus tard. On peut se reporter au livre de sa femme, Elisabeth Poretski, *Les Nôtres* (Actes Sud, coll. « Babel Révolutions », 1997, 432 pages, 9,70 euros).

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.